

## MORT POUR LA FRANCE

Ce vendredi 18 Août 1944 (j'avais douze ans), le soleil était brûlant ; les cigales chantaient dans les platanes qui entouraient notre ferme. A cette époque là, le silence régnait dans les campagnes : aucun bruit de fond, uniquement le chant des oiseaux et le souffle du vent. Avec mes trois frères et mon père nous étions à travailler à l'ombre des platanes. Il était 11 heures du matin ; et à cette heure de la journée il faisait déjà très chaud pour travailler dans les champs.

Tout à coup un bruit de moteur. Un avion qui volait à basse altitude passa sur notre ferme dans un bruit infernal. Nous ne pouvions l'apercevoir, empêchés par le feuillage épais des platanes. Nous sommes donc allés sur le chemin d'où le ciel était dégagé. C'était un avion de chasse, mais nous ne savions pas de quelle nationalité il appartenait : après avoir fait une boucle, il revint dans notre direction. Nous savions que les alliés avaient débarqué quelques jours auparavant sur les plages de Provence, à Fréjus. Tous les jours, nous étions informés de la situation en écoutant "Radio Londres " Il volait à une certaine altitude, et effectuait de grands cercles, comme s'il cherchait quelque chose, à la façon d'un aigle qui tourne dans le ciel pour repérer sa proie . A un passage plus proche, mon père vit la cocarde tricolore sous les ailes ; il nous dit : « C'est un des nôtres ! » Nous étions heureux d'apercevoir un avion ami. Après plusieurs grands cercles, de repérage il pris soudain de l'altitude, et s'éloigna à disparaître presque de notre vue. Il fit demi-tour et descendit en piqué, avec un bruit bizarre comme une sirène, suivi d'une longue rafale de mitrailleuse. C'était la première fois que nous en entendions le crépitement. Mon père nous dit : « Il mitraille dans le sans de la route ! Il doit y avoir quelque chose ! », mais nous ne savions pas sur qui ni sur quoi il tirait.



Première attaque en piqué « parallèle à la route »

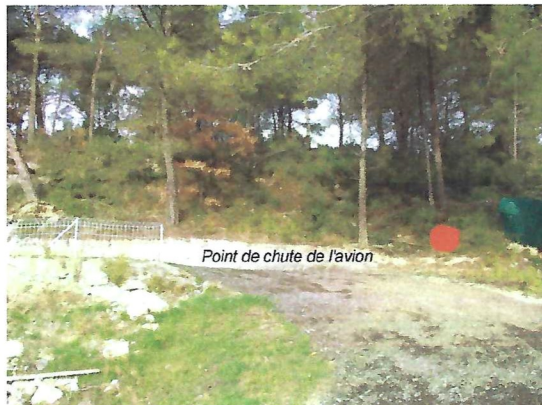
Puis il disparut derrière la colline pour réapparaître quelques secondes plus tard devant nous, en gros plan, dans un vacarme assourdissant. Il reprit de l'altitude tout en virant pour une autre attaque ; cette fois il mitrilla dans un angle « perpendiculaire à la route ».

Deuxième passage



Deuxième attaque en piqué « perpendiculaire à la route ».

Ensuite il n'est plus ressorti de derrière la colline. Nous avons entendu la mitrailleuse, puis un grand bruit, et le silence complet. Un instant plus tard, de derrière les pins, une fumée noire s'élevait vers le ciel : l'avion venait de s'écraser. Il y eut un moment de silence entre nous, puis mon père nous dit : « Il est tombé ! ».



Point de chute de l'avion, qui de nos jours est modifié

Nous sommes partis en courant vers le point de chute, par le raccourci de la voie ferrée : un kilomètre à vol d'oiseau. Sur les lieux de l'accident, déjà plusieurs personnes : des paysans qui travaillaient dans les parages. L'avion, totalement détruit par la violence du choc, était en flammes et avait mis le feu à la colline ; personne n'osait s'approcher par peur d'explosion des munitions de la mitrailleuse. A cette époque, il n'y avait pas de pompiers pour éteindre le feu. Mais bientôt les gens arrivèrent nombreux et le feu autour de l'avion fut vite maîtrisé. Les enfants étaient mis à l'écart par les adultes, mais je ne manquai rien de la scène... Je pensais au malheureux pilote resté aux commandes de son avion. Nous connûmes un peu plus tard les circonstances dans lesquelles s'était déroulée cette tragédie.

Quelques jours après le débarquement allié, il était interdit aux véhicules de circuler et il n'y avait pas grand monde sur les routes : seulement quelques rares voitures, une ou deux par jour, qui possédaient un laissez-passer. Ce matin là, Mr Marrant, accompagné de Rosia Roubaud, était parti avec un vieux camion à Aix en Provence chercher du ravitaillement (quelques bidons de lait, et la ration de tabac). Lorsqu'ils furent sur le chemin du retour, à mi-chemin de la coopérative et Fuveau, sur la ligne droite dite (de la scierie); en contrebas de la voie ferrée, leur chargement de bidons à découvert de couleur métallique et miroitant sous le soleil, dut laisser penser à l'aviateur qu'il s'agissait d'un camion allemand transportant des munitions.

Il se positionna, puis plongea en piqué sur le camion et le mitrilla. A la première rafale, le chauffeur arrêta le camion ; tout deux coururent se cacher sous le pont du chemin de fer à quelques mètres de la route. A son deuxième mitraillage, selon Mr Marrant et Roubaud, le pilote s'est trouvé pris de court pour reprendre de l'altitude. Le train d'atterrissage heurta le talus au niveau du ballast et du rail, et l'avion alla s'écraser contre la colline 50 mètres plus loin, dans un grand bruit et il prit feu. Quelques minutes plus tard arrivèrent sur les lieux deux hommes du village (Edmond Pécol (dit Péquémont) et Armand Loi), il dégagèrent avec précaution le corps mutilé du pilote, et le déposèrent en contrebas sur le bord de la route au pied du chêne où se trouve actuellement la stèle érigée en sa mémoire. Pécol recouvrit le corps de sa veste bleue de travail.

Mr Grail agriculteur, qui faisait office de croque-morts, fut réquisitionné par le maire du village, pour le transport du pilote au dépositaire du cimetière. Il envoya deux de ses ouvriers (Johannes et Marius) qui hissèrent le corps dans un tombereau. Plus tard dans la soirée, il fut mis dans un cercueil confectionné par le menuisier Mr Badeau, sur la demande du maire Mr Bartélémy. Puis dans la soirée, le cercueil fut transporté et déposé à l'église à l'emplacement de l'autel des combattants morts pour la France.

Le soir même, fut organisée une veillée funèbre. Et le lendemain vers les 16 heures eurent lieu les obsèques : la messe fut célébrée, par Mr le curé Moisan. L'église était pleine. Les cloches sonnaient le glas : toute la population du village était présente pour l'accompagner au cimetière.

Le cercueil recouvert d'un drapeau Anglais (confectionné en hâte par une jeune couturière du village Madame Pichon (Marie-Louise Rouvier) : le cercueil était porté par des villageois. Le long du parcours, les soldats allemands qui se trouvaient là se mettaient au "garde à vous" au passage du convoi funèbre. La dépouille repose dans le caveau de la famille Coulomb Ferrat.

Quelques jours plus tard, nous étions libérés par les forces alliées. Le 8 mai de l'année suivante les cloches sonnèrent à toute volée, les drapeaux fleurissaient aux fenêtres et balcons : la guerre était fini. Chaque fois que je quitte la maison, j'emprunte le chemin qui passe sous le pont du chemin de fer pour me rendre sur la petite route. Face à moi se trouve la stèle érigée en sa mémoire.

Il s'appelait David Arthur CARY, sous- lieutenant, pilote naval de la Royal Air Force, en mission de protection des troupes du débarquement en Provence. Originaire de CAMROSE, Province d'Alberta (Canada), il avait 21 ans, il aimait la musique et le sport. Il est mort dans un petit coin de France, loin de sa famille et de son beau pays. Pour notre liberté.



Stèle érigée à la mémoire du Pilote

David Arthur CARY

D – M – Fuveau - 2003